Le quai
de Ouistreham

Du même auteur

La Fabrication de l'information.
Les journalistes et l'idéologie de la communication
La Découverte, 2000

Résister, c'est créer
La Découverte, 2003

La Méprise. L'affaire d'Outreau
Le Seuil, 2005

Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme
Bayard Éditions, 2009

FLORENCE AUBENAS

Le quai de Ouistreham

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.677.7

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au Tracteur

Avant-propos

C'était la crise. Vous vous souvenez ? Cela se passait jadis, il y a une éternité, l'année dernière.

La crise. On ne parlait que de ça, mais sans savoir réellement qu'en dire, ni comment en prendre la mesure. On ne savait même pas où porter les yeux. Tout donnait l'impression d'un monde en train de s'écrouler. Et pourtant, autour de nous, les choses semblaient toujours à leur place, apparemment intouchées.

Je suis journaliste : j'ai eu l'impression de me retrouver face à une réalité dont je ne pouvais pas rendre compte parce que je n'arrivais plus à la saisir. Les mots mêmes m'échappaient. Rien que celui-là, la crise, me semblait tout à coup aussi dévalué que les valeurs en Bourse.

J'ai décidé de partir dans une ville française où je n'ai aucune attache pour chercher anonymement du travail. L'idée est simple. Bien d'autres journalistes l'ont mise en œuvre avant moi, avec talent : un Américain blanc est devenu noir, un Allemand blond est devenu turc, un jeune

Français s'est transformé en SDF, une femme des classes moyennes en pauvre, et je dois en oublier. Moi, j'ai décidé de me laisser porter par la situation. Je ne savais pas ce que je deviendrais et c'est ce qui m'intéressait.

Caen m'a semblé la cité idéale : ni trop au nord, ni trop au sud, ni trop petite, ni trop grande. Elle n'est pas non plus très éloignée de Paris, ce qui semblait pouvoir m'être utile. Je ne suis revenue chez moi que deux fois, en coup de vent : j'avais trop à faire là-bas. J'ai loué une chambre meublée.

J'ai conservé mon identité, mon nom, mes papiers, mais je me suis inscrite au chômage avec un baccalauréat pour seul bagage. J'affirmais m'être tout juste séparée d'un homme avec lequel j'avais vécu une vingtaine d'années, et qui subvenait à mes besoins, ce qui expliquait pourquoi je ne pouvais justifier d'aucune activité professionnelle durant tout ce temps-là.

Je suis devenue blonde. Je n'ai plus quitté mes lunettes. Je n'ai touché aucune allocation.

Avec plus ou moins de certitude et d'insistance, de rares personnes se sont arrêtées sur mon nom – une conseillère d'insertion, une recruteuse dans un centre d'appel, le patron d'une entreprise de nettoyage. J'ai nié être journaliste et plaidé l'homonymie. Les choses en sont restées là. Une seule fois, une jeune femme dans une agence d'intérim m'a démasquée, dans les règles de l'art. Je lui ai demandé de

garder le secret, ce qu'elle a fait. L'immense majorité de ceux et celles que j'ai croisés ne m'ont pas posé de question.

J'avais décidé d'arrêter le jour où ma recherche aboutirait, c'est-à-dire celui où je décrocherais un CDI. Ce livre raconte cette quête, qui a duré presque six mois, de février à juillet 2009. Les noms des personnes et des entreprises ont été volontairement modifiés.

À Caen, j'ai gardé ma chambre meublée. J'y suis retournée cet hiver écrire ce livre.

Paris, janvier 2010

1

Le fond de la casserole

À Cabourg, la maison de M. et Mme Museau se trouve dans un des quartiers neufs situés à l'écart des plages et de la grande digue, loin des rues animées et des hôtels de luxe, à l'abri de toute agitation et de tout pittoresque. Ici, dans ce faubourg neutre et confortable, se plaisent ceux qui vivent à Cabourg toute l'année.

On est en février, sous un ciel bas et enveloppant. Ce jour-là, M. et Mme Museau attendent une gouvernante, qui devrait arriver à 14 h 02 par le bus de Caen. La décision d'engager quelqu'un à ce genre de poste n'a pas été simple, et ils ont longuement hésité sur l'endroit où aurait lieu l'entretien avec la candidate. Le salon leur semblait trop cérémonieux, le bureau trop petit, la salle à manger trop intime, la cuisine trop irrespectueuse. Finalement, ils ont choisi de se tenir dans la véranda, pièce tout en courants d'air, qu'ils n'ouvrent généralement qu'à la belle saison.

La véranda de M. et Mme Museau est, ce jour-là, la seule fenêtre éclairée en façade dans cette rue paisible, si bien

qu'on les voit de loin, à travers les grandes baies vitrées, comme sur la scène illuminée d'un théâtre. Lui est debout, en veste, incapable de rester en place, tournant autour de la table. Parfois il s'arrête, écrit une note sur un bloc de papier posé sur la table devant lui. Sa femme se lève, revient avec un chandail. Elle s'est maquillée et coiffée avec soin. Ils placent une chaise face à eux. Lui regarde sa montre. Elle aussi. M. Museau jette un regard au-dehors, juste au moment où je m'engage dans l'allée de gravillons blancs, entre le garage et la haie. Il se tourne vers sa femme, sans doute pour l'avertir, mais elle est déjà debout. La porte est ouverte avant que j'aie eu le temps de sonner.

« Vous êtes la gouvernante ? »

C'est mon premier entretien d'embauche depuis que je cherche du travail, à Caen, en Basse-Normandie.

Dans la véranda, Mme Museau me désigne la chaise vide.

M. Museau m'avait avertie au téléphone : « Nous sommes à la retraite tous les deux. Enfin, si on peut dire : Mme Museau a toujours été une femme d'intérieur. » Il conduira l'entretien, annonce-t-il, tout simplement parce qu'il n'a pas l'habitude que les choses se passent autrement. « Je sais comment faire des embauches, j'ai dirigé jusqu'à cinq cents personnes, j'avais plusieurs entreprises. Vous connaissez Bernard Tapie, l'homme d'affaires ? Moi, c'est la même histoire. »

Visage dévasté, impérieux, il me jauge. Il parle de sa

santé, deux opérations cardiaques, dont il donne volontiers des détails. La conclusion arrive avec une brutalité qu'il savoure : « Avec tout ce que j'ai traversé, je ne serai plus là bientôt. »

J'estime poli de me récrier, mais Mme Museau m'interrompt aussitôt : « Si, si, avec tout ce qu'il a traversé, il ne sera plus là bientôt.

– Pour l'instant, on en fait encore beaucoup. Mme Museau s'occupe du repassage. Elle mène le ménage. Elle cuisine. Elle fait tout. Mais attention, je dis bien : pour l'instant. On en fera de moins en moins. Et quand je ne serai plus là, il restera Mme Museau.

– Peut-être que je partirai la première… lance Mme Museau, comme une menace.

– En tout cas, dites-vous bien que Mme Museau, elle, ne vous aurait jamais embauchée. Elle n'en aurait tout simplement pas eu l'idée. Moi, je prévois. Moi, je m'organise. Moi, je décide.

– Tu parles trop. »

Ses beaux traits bougent à peine. Elle a dû en baver avec lui, sans avoir jamais pu prendre sa revanche.

M. Museau continue, comme s'il n'avait pas entendu : « On a décidé de prendre quelqu'un tant que nous sommes encore bien. J'ai préparé une feuille avec les points positifs de l'emploi que nous proposons. Un, vous êtes logée. On vous installera dans la chambre d'un de nos petits-enfants. Il y a un lit une place. » Il me regarde de bas en haut. « Ça va,

vous avez le format, vous tiendrez. Et puis, on en changera peut-être plus tard. »

Il rit tout seul, en m'évaluant encore une fois.

Puis il poursuit : « On débarrassera la pièce de ce qui l'encombre. Vous avez beaucoup d'affaires ? J'imagine que non. On mettra des meubles, il y a tout ce qu'il faut dans cette maison. Il y a même trop. Deuxième point positif : vous êtes nourrie. Mme Museau fait les courses au supermarché, juste à côté. Vous irez avec elle. Elle achète des choses, vous lui direz : "Ça, ça me plaît." Elle le prendra aussi. Vous voyez ce que j'essaye de vous faire comprendre ? C'est informel. Parfois Mme Museau vous dira : "Je suis fatiguée", et vous irez faire les courses toute seule. Elle aime bien aussi aller à Carrefour. C'est plus loin, mais plus grand. Ça lui permet de voir du monde. Mme Museau fait la cuisine, mais vous pouvez l'aider. Vous pouvez mettre le couvert. Vous débarrasserez, vous emmènerez les plats, mais vous mangerez avec nous. Comment vous dire ça ? Je ne veux pas de quelqu'un dans la cuisine et puis nous dans la salle à manger. Pas question, je n'aime pas ça du tout. » Il s'interrompt. « J'ai un sacré caractère, pas vrai ? Ma femme me le dit : "Tu parles sec, dur." Ça m'arrive en tout cas. C'est normal. J'ai eu jusqu'à cinq cents personnes sous mes ordres. Je vous l'avais dit ? Oui ? Et pour Bernard Tapie aussi, je vous l'ai dit ? Moi, je travaillais dans la construction.

– Tu parles de toi, comme toujours, conclut Mme Museau.

– Bon, on va revenir à votre CV de la vie, c'est ainsi que je l'ai appelé », dit M. Museau, comme s'il n'avait rien entendu. Il prend la feuille posée devant lui, demande ma date de naissance. Il note : « 48 ans, signe astrologique : Verseau. »

Il reprend : « Vous avez passé un bac littéraire, c'est ça ? Au fait, que faisait votre père ? Fonctionnaire ? Oui, mais où ? Il y a toutes sortes de fonctionnaires. Ensuite, vous dites que vous vous êtes mise en ménage. Vous n'aviez plus besoin de travailler. Vous venez de vous séparer, c'est pour ça que vous devez vous remettre à chercher un emploi. Vous n'avez pas d'enfants. Mais est-ce qu'il en avait, lui, des enfants ? Il ne vous avait pas épousée, bien sûr ? À quelle date exactement vous vous êtes quittés ? »

Sur la feuille, M. Museau écrit : « Séparation il y a cinq mois. »

Il continue : « Est-ce que vous le voyez encore ? Est-ce que vous êtes restés en bons termes ? »

Il note : « Bons termes. »

M. Museau relit l'ensemble, il réfléchit. « En somme, il s'est servi de vous pour s'occuper de tout, et après, quand il n'a plus eu besoin, au revoir. C'est un peu ça, non ? Et puis, il doit en avoir trouvé une autre maintenant. » Son analyse le satisfait. Il poursuit, comme pour lui-même : « Elle est plus jeune, j'imagine, peut-être beaucoup plus jeune. Bon, je vais vous laisser avec Mme Museau maintenant, elle va vous montrer les étages, votre chambre. Nous

avons eu quatre enfants, deux sont à Paris, une fille et un garçon. Ils ont de bonnes situations. Qu'est-ce qu'il fait déjà, Christophe ? Il est dans les téléphones, je crois. Ma fille est très active. C'est une Museau. Christophe est un Resthout, comme ma femme – vous voyez comment elle est ? –, mais Christophe est bien quand même. Ils sont tous bien, les enfants. La dernière vit avec nous. Elle s'appelle Nicole, comme la femme qui vient repasser, mais pour notre fille, on dit Nicky. Elle est agent immobilier à Lisieux, elle a trente-sept ans. Quand je suis malade, elle m'aide. Elle n'ose pas partir. On veut la mettre dehors. Dans dix ans, vous voyez, ce sera trop tard. Je vais vous raconter une histoire pour vous faire comprendre. Mme Museau avait une amie, il y a longtemps. Comment elle s'appelait déjà, ton amie ? »

Mme Museau n'aime pas qu'on raconte cette histoire. Elle boude, en secouant sa jolie figure.

M. Museau a l'air particulièrement content de l'embarrasser. « Vous l'appeliez Fifi, non ? Tu ne veux pas répondre ? Comme il te plaît. Bref, Fifi vivait avec sa mère, elle s'occupait d'elle, elle faisait tout. Ses autres frères et sœurs étaient partis. Quand ils venaient en visite, la mère les prenait à part. Elle leur disait : "Vous savez, Fifi essaye de m'empoisonner. Elle met des choses dans ce qu'elle me prépare. Elle héritera de tout, vous n'arriverez pas à la mettre dehors."

– Quand on vieillit, on ne sait plus ce qu'on dit, coupe

Mme Museau. De toute façon, tu racontes mal cette histoire, on n'y comprend rien. Tu mélanges tout comme ça t'arrange. »

M. Museau agite la main pour la faire taire. « On ne veut pas de différence entre nos enfants. Je tiens à ce que Nicky ait son propre appartement à Lisieux. Elle partira quand nous aurons une gouvernante. Voilà. J'ai dit. »

Mme Museau m'escorte dans la maison. Elle a toujours frotté elle-même les grandes dalles rouges, très brillantes, dans l'entrée et veillé au rangement strict de toutes choses. « Maintenant, je n'en ai plus envie du tout. Je me dis : à quoi bon ? » Sans son mari, elle devient enjouée, se laisse aller à sourire. Elle ouvre la porte du « bureau de M. Museau », au rez-de-chaussée. Il vit là, tout l'indique, les draps froissés du lit, le désordre des dossiers, l'ordinateur qui clignote en permanence.

En haut, nous traversons à toute allure la chambre de Nicky, où, dans une violente odeur de cigarette, s'empilent des plaquettes de chocolat, des échafaudages chancelants de magazines et des vêtements roulés en boule. Mme Museau est impatiente de me montrer son territoire à elle, derrière une porte blanche au bout du couloir.

« Combien vous voudriez gagner ? » M. Museau a surgi derrière nous, armé d'une calculette. Mme Museau pousse un cri de surprise. Il est ravi. « Elle a eu peur, elle a eu peur ! Vous avez vu comme elle a eu peur ? Mettons 1 000 euros ? Réfléchissez. En plus, il y a les atouts dont je vous ai parlé,

vous êtes logée et vous êtes nourrie. C'est à vous de voir. Je peux même monter un peu. »

Il vient de sortir la voiture du garage. « Ça suffit, vous en avez assez vu. Mme Museau vous montrera sa chambre la prochaine fois. Venez avec moi. Finalement, je vais vous reconduire à Caen. » Le moteur tourne déjà.

La campagne défile, calme et plate. Il fait presque beau maintenant.

« J'ai tellement conduit dans ma vie que parfois je ne savais même plus pourquoi j'étais sur telle route. Je roulais droit devant moi en me disant : mais où je vais ? Je voulais réussir. » Brusquement, M. Museau prend le ton de la confidence. « Vous savez, j'ai été dans votre situation, d'une certaine façon. Je suis parti avec quelqu'un pendant un moment. J'ai laissé Mme Museau et les enfants. Je suis revenu quand je suis tombé malade, mais nous continuons de nous rencontrer avec cette autre femme-là. Nous la recevons chez nous, dans notre maison à Cabourg. Elle dîne avec nous à notre table, elle reste parfois plusieurs jours. Vous la verrez. Mme Museau dit du mal de moi quand il y a du monde, mais jamais lorsque nous sommes tous les deux. Elle se tait devant moi. Elle est réservée. Elle est habituée à cet état de choses. » Il réfléchit. « En ce moment, Mme Museau doit être assise sur son lit, à se demander si je ne suis pas en train d'avoir des gestes inconsidérés avec vous. » Il sourit, les yeux mi-clos, imaginant sa femme.

« En tout cas, vous emmènerez Mme Museau en balade.

Un de nos enfants est mort jeune, vous pourrez aller sur sa tombe, ça prend la journée, ça fait une distraction. Vous savez, elle n'est jamais sortie de chez elle. Quand on a eu les jumelles – l'une d'ailleurs est très Museau et l'autre tout à fait Resthout –, elle a eu droit à une bonne, une Polonaise. On l'appelait Piroshka. Vous pourrez aussi aller la voir, elle réside à Louviers. C'est une deuxième idée de promenade que vous pouvez faire ensemble. »

Ce programme a rendu M. Museau tout joyeux. Il met la radio. L'éteint. La remet. Chante puis parle. « Moi, je suis SDF, mes biens sont au nom de mes enfants. J'ai tout accumulé pour eux, je les aime tous, Museau et Resthout mélangés. Attention, je reste le patron quand même. Je leur annonce ce que je fais. En général, ils ne discutent pas. Ils me disent : "Toi, tu sais, et de toute manière tu n'écoutes jamais quand on parle. Tu fais à ta tête." » Il rit tout seul. « C'est vrai. Je suis le patron. Je fais ce que je veux. »

Il a raté la sortie, au rond-point d'entrée dans Caen, et maintenant il est furieux. « On parle et voilà. On oublie tout quand on est vieux. Descendez là, vous marcherez le reste du chemin, c'est déjà beaucoup mieux que prendre le bus, vous avez eu de la chance. »

Je n'ai jamais eu l'intention de travailler chez M. et Mme Museau. Je ne veux pas entrer au service de particuliers, vivre dans leur intimité, c'est même l'unique réserve que

j'ai mise à ma recherche d'emploi. Sinon, je suis prête à accepter n'importe quel travail. Il s'est simplement trouvé que M. et Mme Museau ont été les premiers à répondre à ma candidature. Je cherchais du boulot depuis quinze jours, une éternité, me semblait-il. Les journées s'étiraient, molles, irritantes à force d'attente, sans qu'aucune démarche paraisse devoir aboutir. Alors, je n'ai pas résisté. Je voulais voir à quoi ressemblait un entretien d'embauche, me donner l'impression d'avoir enfin prise sur quelque chose.

J'ai déjà fait le tour des agences d'intérim de Caen. Elles se concentrent dans quelques rues autour de la gare et sont presque toutes construites sur le même modèle : une pièce vide avec un comptoir. Dans l'une – la première, je crois, mais je finis par les confondre –, j'annonce triomphalement : « J'accepterai tout.

– Ici, tout le monde accepte tout », dit le jeune garçon derrière l'ordinateur.

Je lui demande ce qu'il y a en ce moment.

« Rien. »

En revanche, il voit passer toutes sortes de gens, y compris ses collègues de l'agence d'intérim à côté, où les licenciements ont commencé. Il dit que son tour viendra peut-être. Il regarde la rue au travers de la vitrine, son visage rond reste immobile, ne reflétant ni espoir ni peur. Et il conclut, un peu solennel : « C'est la crise. » Au clocher de l'église Saint-Michel, qui surplombe de sa masse le pâté

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot
au Mesnil-sur-L'Estrée
Dépôt légal : février 2010. N° 677 (00000)
Imprimé en France